

Le capitalisme est-il moral ?

André COMPTE-SPONVILLE

Sommaire

<i>Biographie de l'auteur</i>	<i>p.3</i>
<i>Question de recherche :</i>	<i>p.4</i>
<i>Postulats :</i>	<i>p.4</i>
<i>Résumé :</i>	<i>p.5</i>
<i>Discussion et limites :</i>	<i>p.22</i>
<i>Actualité de la question :</i>	<i>p.23</i>
<i>Bibliographie complémentaire :</i>	<i>p.23</i>

Biographie de l'auteur

Philosophe et enseignant français, né en 1952, André Comte-Sponville est l'auteur de nombreux ouvrages qui, par leur clarté et leur pédagogie, mettent la philosophie à la portée de tous.

Philosophe humaniste, il a remis la recherche de la sagesse au goût du jour et a écrit sur beaucoup des thèmes classiques traités par les philosophes antiques ou des siècles passés, y compris sur la philosophie politique. Dans la "Sagesse des modernes", ouvrage co-signé avec Luc Ferry, les deux philosophes confrontent leurs visions respectives sur des thèmes fondamentaux comme la quête de sens, la liberté, la sagesse...

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (où il fut l'élève et l'ami de Louis Althusser), André Comte-Sponville fut longtemps maître de conférences à la Sorbonne (Université Paris I), dont il démissionna en 1998 pour se consacrer exclusivement à l'écriture et aux conférences qu'il donne en dehors de l'Université. Ses philosophes de prédilection sont Epicure, les stoïciens, Montaigne et Spinoza. Parmi les contemporains, il se sent proche surtout de Claude Lévi-Strauss, Marcel Conche et Clément Rosset, en Occident, Swami Prajnanpad et Krishnamurti en Orient.

Principaux ouvrages publiés :

* Traité du désespoir et de la béatitude, PUF, 2 vol.(le mythe d'Icare / Vivre), rééd. en poche en un volume, coll. Quadrige ;

* Une éducation philosophique, PUF ;

* Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens (en collaboration), Grasset, rééd. Le Livre de poche ;

* L'Amour la solitude, Albin Michel ; rééd. Le Livre de Poche

* Valeur et vérité, PUF ;

* Camus de l'absurde à l'amour (en collaboration avec Laurent Bove et Patrick Renou), éd. Paroles d'Aube, rééd. La Renaissance du Livre ;

* Petit Traité des grandes vertus, PUF ;

* Impromptus, PUF ;

- * La Sagesse des modernes (avec Luc Ferry), Robert Laffont ;
- * L'Être-temps, PUF ;
- * Le Gai Désespoir, éd. Alice (Lièges) ;
- * Lucrèce, poète et philosophe, éd. La Renaissance du livre ;
- * Dictionnaire philosophique, PUF ;
- * Le capitalisme est-il moral ? Albin Michel ;
- * La Philosophie, PUF. coll « Que sais-je ? » ;
- * La Vie humaine (avec des dessins de Sylvie Thybert), éd. Hermann ;
- * Le Bonheur, désespérément, Pleins Feux, rééd. Librio, texte intégral ;
- * Présentations de la philosophie, Albin Michel ;
- * L'Esprit de l'athéisme, Albin Michel, 2006, (ISBN 9782226172730) ;
- * Le Miel et l'Absinthe, Éditions Hermann, 2008.

Question de recherche

La question de recherche paraît clairement identifiée dans le titre de l'ouvrage : « Le capitalisme est-il moral ? ». Nous pouvons toutefois nous interroger sur l'exhaustivité de cette question annoncée par l'auteur. Il s'avère que celui-ci répond certes à cette question, mais dans une partie seulement de l'ouvrage. L'ensemble de ce document semble plus orienté vers la notion de moralité que vers le rapport entre la moralité et le sens économique et politique du capitalisme. L'objectif nous paraît être de donner une définition de la moralité tout en la complétant d'exemples.

Postulats

Toute génération est conduite par des croyances : politique, morale, spirituelle.

Le capitalisme s'oppose au socialisme, et cette bataille sous-tend toute la vie culturelle, économique et politique de notre génération et des précédentes.

Toute l'Histoire est régie par des conflits politiques, culturels, sociaux ou religieux.

Résumé :

Introduction :

Cet ouvrage est le compte-rendu écrit de nombreuses conférences données sous le même titre par l'auteur André Comte-Sponville. Le public est étudiant, enseignant, manager, associatif. L'auteur nous fait part d'un certain nombre de ses réflexions sur les rapports entre la morale et l'économie. Plusieurs raisons ont été le facteur déclencheur de ces réflexions.

Tout d'abord, la question morale se pose à tous, au même titre que la question économique. Participer au système actuel, le capitalisme devrait-on dire, revient à travailler, épargner, consommer. Tout le monde y participe bon gré - mal gré et cela autorise de fait à s'interroger sur la moralité de ce dernier.

Ensuite, la question du rapport entre morale et économie se pose tout particulièrement dans le monde de l'entreprise. Le rapport entre *le Bien* et *les Biens* intrigue.

Enfin, dernière remarque quant à l'origine de ces réflexions, la question de la moralité et à la mode. Elle correspond à l'évolution des mentalités.

Cette évolution des mentalités se traduit dans la succession de trois générations que nous détaillerons plus loin :

- celle des années 60-70 pour qui l'utopie tenait lieu de morale (mai 1968),
- celle des années 80-90 pour qui la morale remplace l'utopie
- et enfin la génération actuelle des années 2000.

La tendance, la mode du sujet moral entraîne un certain nombre de confusions. De fait, l'auteur se propose de clarifier la question dans cet ouvrage et ce en quatre temps :

- Pourquoi ce retour de la morale ?
- Le problème des limites et la distinction des ordres (au sens pascalien).
- La réponse à la question posée : « le capitalisme est-il moral ? »
- Et enfin une intervention contre la confusion des ordres

I- Le retour de la morale

La croyance en la vertu des anciens n'est pas remise en question. Ce que l'on constate c'est que la question morale revient dans le discours. On en parle davantage qu'avant, là où cette dernière fait davantage défaut dans les comportements qu'avant.

Trois explications complémentaires à ce retour : (on se positionne en terme de durée)

- La « brève durée » : une génération, le passage d'une génération à une autre.
- La « moyenne durée » : un demi-siècle et le triomphe du capitalisme.
- La « longue durée » : une civilisation, et la mort de Dieu.

a. Deux générations, deux erreurs

L'opposition se fait entre la génération Mai 1968 et la génération suivante celle des années 1990, celle de la fin de l'utopie, celle du retour de la morale.

La mode dans les années 60 était plutôt à *l'immoralisme*, à la libération quel que soient les conséquences. C'est la génération politique, libre de toute préoccupation morale. C'est *l'idéologie du tout politique*. Une action était alors moralement bonne si politiquement juste. La morale : « répressive, castratrice, culpabilisatrice » semblait alors immorale. La politique était alors le substitut de la morale.

La génération suivante n'est plus intéressée par la politique, mais par des préoccupations morales, plutôt alors appelées droits de l'homme, humanité, solidarité. C'est la génération morale. Celle-ci répond par la morale à des problèmes collectifs, conflictuels, sociaux, en somme politiques. Tout comme dans la génération précédente, ces solutions sont tout autant incapables de résoudre ces problèmes. Deux générations, deux erreurs : l'une de penser que la politique est la solution de tous les problèmes, l'autre de penser que c'est la morale qui en est la solution. La morale et la politique sont différentes, mais utiles toutes les deux aussi bien du fait de leur complémentarité que du fait de leurs différences.

Le retour de la morale dénote une grave crise de la politique, la génération morale est moins impliquée car ayant le sentiment de ne pas pouvoir réellement influencer le cours de la politique. L'inquiétude vient du fait que les jeunes de cette génération et de la génération actuelle manquent de fait clairement d'engagement politique.

La génération morale tout comme la précédente n'est pas immortelle et va laisser la place à la génération spirituelle.

En résumé, l'hypothèse est la suivante, après la génération du tout politique, celle de 1968, après celle du tout morale, celle des années 90, est en train de se constituer une génération spirituelle, question que l'on aurait pu croire dépassée depuis des décennies. Non pas que les jeunes de cette génération n'aient aucun autre intérêt, le sport et la musique les passionnent plus, mais la question spirituelle, sans être l'intérêt essentiel de cette génération, est toutefois latente et reste la solution proposée à tous les problèmes.

Tout comme dans les générations précédentes où ni la politique, ni la morale ne permettait de résoudre tous les problèmes, la solution n'est pas plus spirituelle. Pour exemple : la construction et la transformation de la société est indépendante de la spiritualité.

La question morale reste toutefois toujours d'actualité, la génération spirituelle n'a pas éliminé cette préoccupation.

b. Le « triomphe » du capitalisme

Pour comprendre ce retour de la morale, nous allons maintenant nous situer dans la moyenne durée. L'exemple retenu est ici celui de l'effondrement du bloc soviétique à la fin des années 80. C'est de là que découle le *triomphe du capitalisme*. Que le premier système ait triomphé du second ne signifie pas que l'effondrement de l'un soit le triomphe de l'autre. Les deux systèmes étaient certes en concurrence, mais le bloc soviétique apportait surtout une justification au capitalisme d'un point de vue moral. Le capitalisme se trouvait moralement justifié en tant que combattant de ce mal absolu qu'était le communisme. C'est la chasse aux sorcières. On peut voir dans le socialisme, selon Brejnev, ni plus ni moins qu'une alternative sociale, politique et économique au capitalisme.

Dans la société actuelle, l'opposition au capitalisme vient de Ben Laden. Dans ces idéaux, ce ne sont ni la propriété privée des biens de production, ni la liberté du marché, ni le salariat qui sont condamnés. Ces trois valeurs représentent les piliers de notre système. Ben Laden représente une alternative au capitalisme, en y opposant d'autres valeurs, d'autres idéaux, d'autres règles, nous nous situons alors dans une autre morale, une autre civilisation. L'Occident ne fait pas que changer d'adversaire, il passe d'une question à une autre, d'une question politique à une question morale.

Le capitalisme conserve, malgré son quasi-monopole, des adversaires. Toutefois ces derniers n'ont aucune alternative plausible à proposer, en dépit des failles, des travers, des injustices. Toutefois, en perdant son adversaire de toujours, le capitalisme perd aussi sa

justification négative, ce qui impose à notre société de trouver au capitalisme une autre justification, positive cette fois. Cette justification ne trouvera son sens et son existence que dans la morale. D'où la naissance de la génération morale.

c. *La « mort de Dieu »*

Enfin, la troisième et dernière explication de ce retour de la morale réside dans la « longue durée ». Il s'agit d'un processus de plusieurs siècles qui consiste en la laïcisation, la sécularisation. On peut rapporter ce phénomène à ce que Nietzsche appelait « la mort de Dieu ». La croyance en Dieu n'est plus populaire, elle devient individuelle. Croire en un dieu, dont il a été révélé qu'il n'avait pas d'existence véridique, demeure difficile. Ceci implique donc que chacun puisse avoir des croyances propres, mais de moins en moins collectives. Dieu est mort socialement.

Pour exemple, un chef d'entreprise peut croire en dieu, mais ne pourra pas justifier ses actions, et son pouvoir de part l'existence de Dieu.

Dans ce contexte, la question de la survie de la communauté se pose. Comment peut exister la communauté sans *communio* ? La religion est *ce qui relie*. Le contraire de la religion n'est pas l'athéisme contrairement à ce que l'on pourrait croire, mais l'absence de lien, donc, étymologiquement, la *négligence*.

Ce qui semble, de fait, menacer la génération actuelle est la dissolution du lien social. Nous ne vivons plus que dans une sphère privée. On parle de *triomphe de l'individualisme* qui se symbolise par l'avènement du *cocooning*. Le cocooning fait de très bon consommateurs, donc des producteurs. Le système économique est donc fonctionnel, mais notre société ne fera pas la communauté. Les églises se vident au profit des supermarchés.

Toutefois les événements réunissant le plus de monde sont les plus porteurs de sens, de spiritualité. Dernièrement, l'évènement ayant réuni le plus de génération, de couleurs de peau, de cultures n'est pas la coupe du monde, mais bien les JMJ. Cette génération est celle de la spiritualité, elle a besoin de sens et par la même de morale, puisque sont recherchées règles et valeurs. Si Dieu ne répond plus aux questions, ou si ses réponses ne sont plus socialement audibles, les règles et les valeurs, donc la morale, prennent le relais. Ce dernier reste toutefois un référent.

Religion et morale sont très étroitement liées. Si la première disparaît, la seconde prendra le relais et reviendra au premier plan.

d. La mode de l' « éthique d'entreprise »

Donc nous avons établi trois explications au retour de la morale. Cette mode de la morale se fait également sentir dans l'entreprise, ainsi naît le concept *d'éthique d'entreprise* qui n'est autre que la version managériale de la morale. Il s'agit essentiellement de discours. La mode est à l'éthique, l'éthique est performante, l'éthique fait vendre.

Toutefois, l'éthique comme source de profit est aussi une source de perplexité pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, la vertu par elle seule peut-elle faire gagner de l'argent ? ce serait une première fois.

Ensuite, si morale et économie, devoir et intérêt peuvent aller de pair, toutes les fois ou c'est le cas, il n'y a aucun problème moral.

Enfin, le choix d'une solution dans une situation complexe se fait-il par intérêt ou par devoir ? pour des raisons morales ou pour des raisons économiques ? La question devient alors de déterminer si l'on accomplit le choix par intérêt. Si ce choix est sensé avoir une valeur morale mais accompli par intérêt, alors la valeur morale est perdue car par définition : qui dit moral, dit désintéresser. L'éthique d'entreprise n'est alors ni plus ni moins que des actions conformes à la morale, mais dénuées de valeur morale car opérées par intérêt.

Le sujet d'inquiétude à ce propos est qu'à force d'utiliser le mot « morale » dans tous les sens dans le cadre de l'éthique d'entreprise, celui-ci perd de sa valeur et que la morale ne soit de fait plus présente nulle part.

La solution est alors de définir un certain nombre d'ordres qui se limiteraient les uns les autres.

II- Le problème des limites et la distinction des ordres

Le problème est de savoir se fixer des limites, savoir ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.

a. L'ordre techno-scientifique

Les questions que l'on est amené à se poser sont les suivantes :

- Quelles limites pour les techno-sciences ?
- Quelles limites pour la biologie ?
- Quelles limites pour le capitalisme ?
- Quelles limites pour les lois du marché ?

Le premier ordre proposé pour résoudre ces questions est l'ordre techno-scientifique. C'est l'ordre où s'opposent techniquement les notions de possible (ce que l'on peut faire) et d'impossible (ce que l'on ne peut pas faire) ; scientifiquement les notions de possiblement vrai (ce que l'on peut penser) et certainement faux (ce que l'on ne peut pas penser). Ces oppositions structurent l'ordre techno-scientifique en enregistrant l'état actuel et évolutif de son développement.

La loi de Gabor dit que « tout le possible sera fait toujours », on peut y rajouter : du moment qu'il y ait un marché.

Un ordre suivant est créé afin de limiter celui-ci. La limitation doit venir de l'extérieur car cet ordre est incapable de se limiter lui-même. Ainsi afin d'éviter que tout ce qui est techniquement possible et tout ce qui est scientifiquement pensable ne soit réalisé, un second ordre limitera le premier : l'ordre juridico-politique.

b. L'ordre juridico-politique

Concrètement cet ordre, c'est la loi, c'est l'Etat. Quelle personne physique va limiter l'ordre précédent ? Le législateur, il est la volonté du peuple.

Cet ordre est structuré par l'opposition du légal (ce que la loi autorise) et de l'illégal (ce que la loi interdit).

Pour plusieurs raisons cet ordre-ci a besoin d'être limité. Tout d'abord une raison individuelle. Un individu, bien que parfaitement légaliste pourrait avoir des comportements déviants selon la morale. Par exemple, le mensonge n'est pas interdit par la loi (sauf dans certains cas). Cet individu respecterait la loi en mentant, et rien ni dans cet ordre, ni dans le précédent ne pourrait l'en empêcher. Il deviendrait alors un *salaud légaliste*. Un nouvel ordre est alors nécessaire pour l'empêcher d'agir de la sorte.

La deuxième raison est une raison collective. Dans une démocratie, le peuple est souverain, ce qui signifie à la vue de ces deux ordres seulement, que le peuple à tous les droits y compris pour le pire. Le peuple est soumis à ses propres lois et peut donc aussi les changer, ce qui ne l'amène pas à les violer, donc reste légal.

Un troisième ordre est donc nécessaire pour éviter les salauds légalistes et le peuple qui a tous les droits. Cette limitation ne peut venir encore une fois que de l'extérieur.

c. L'ordre de la morale

C'est bien la morale qui va limiter l'ordre précédent. C'est un certain nombre d'exigences morales qui va réguler les deux ordres précédents. Trois plus particulièrement vont limiter la souveraineté du peuple même en démocratie.

Tout d'abord, même en démocratie, le peuple reste soumis aux lois de la raison et de la nature. Ce premier point vient limiter l'ordre numéro un.

Ensuite, le deuxième point est que la politique excède le droit. Le fait que le peuple souverain ait tous les droits n'est vrai que dans un contexte légal. Politiquement, cela n'a pas d'existence.

Enfin le dernier point est que la morale existe, c'est-à-dire que la souveraineté du peuple, la politique, le droit, la science et la technologie sont limités par la morale. Nulle de ces ordres ne peut transgresser une exigence morale. C'est ce qui interdit au souverain d'avoir tous les droits.

La morale apporte une limitation négative à la loi. L'ensemble de ce qui est moralement acceptable (le légitime) est plus restreint que l'ensemble de ce qui est juridiquement convenable (le légal). Ces limitations passent par les individus.

C'est l'ordre dans lequel s'opposent le bien et le mal, le devoir et l'interdit.

Kant donne une définition de la morale : « la morale est l'ensemble de nos devoirs, l'ensemble des obligations et des interdits que nous nous imposons a priori à nous-même. » et cela sans attendre de récompenses, ni même sans espérance aucune.

La morale est d'origine culturelle et historique, elle représente l'ensemble des lois que s'est fixée l'humanité afin de prévenir la sauvagerie et la barbarie qui pourrait la menacer et créer de fait le chaos.

Tout comme dans les deux ordres précédents, cet ordre nécessite une limitation qui sera tenue par l'ordre éthique, appelé aussi ordre de l'amour. Cette limitation n'est pas

nécessaire sous la même forme que pour les deux ordres précédents. Elle est plutôt complémentaire car la morale n'est pas suffisante.

d. L'ordre éthique

Morale et éthique sont interchangeable. Ces mots désignent deux réalités différentes : la morale ce qu'on fait par devoir, et l'éthique ce qu'on fait par amour. De fait, l'ordre éthique ne fait que compléter l'ordre moral.

Cet ordre est structuré intérieurement par l'opposition entre la joie et la tristesse.

Comme dans les ordres précédents, la question de sa limitation se pose. Cet ordre pourrait être limité par un cinquième ordre, l'ordre divin. Ce dernier n'est apparent que dans la vision d'un croyant, ce qui limite son existence aux seules communautés religieuses.

Cet ordre ne nécessite pas de limitation car nous n'avons rien à craindre de l'amour éternel. Ce dernier fait partie des ordres précédents sans que ceux-ci n'en tire avantage.

III- Le capitalisme est-il moral ?

Nous pouvons donc considérer qu'au moins les quatre premiers ordres sont communs à tout le monde. Le cinquième dépend de la croyance de chacun.

La distinction de ces ordres nous permet de répondre à la question : « le capitalisme est-il moral ? »

a. Morale et économie

L'économie c'est à la fois une science et à la fois l'objet qu'elle étudie. C'est tout ce qui concerne la production, la consommation et l'échange de biens matériels aussi bien à l'échelle des individus et des entreprises qu'à l'échelle de la société et du monde.

Le marché c'est la rencontre de l'offre et de la demande. L'économie de marché est celle qui se soumet librement à cette rencontre, donc la loi de l'offre et de la demande.

La distinction des ordres nous permet de répondre à cette question de la façon suivante. Annoncer que le capitalisme est moral revient à soumettre l'ordre numéro un à l'ordre numéro trois, c'est-à-dire à soumettre l'ordre techno-scientifique à l'ordre moral. L'économie dépend de l'ordre techno-scientifique. Cela revient donc à soumettre l'économie à la morale.

Toutefois, les sciences n'ont pas de morale, et l'économie est à la fois une science et une technique. L'économie est organisée et régie par des individus, mais elle ne leur obéit pas. L'économie est donc sans volonté ni conscience, elle ne peut donc être morale. C'est à nous, qui régissons l'économie, d'être moraux.

Plusieurs objections peuvent être apportées à cette théorie. Tout d'abord, l'économie postule que les individus agissent de façon rationnelle : que chacun d'entre eux tend à maximiser son bien-être. Il s'agit de l'intérêt et non de devoir, on ne peut donc pas parler ici de morale. D'autre part, ce qui est rationnel n'est pas toujours vertueux, donc pas toujours moral.

La thèse ici est donc que le premier ordre n'a rien de moral. Le marché ne dépend donc aucunement de la morale. Pour exemple : les cours du pétrole et de l'euro ne dépendent aucunement de la morale mais de la marche générale de l'économie, de la loi de l'offre et de la demande. Toutefois, des facteurs psychologiques peuvent intervenir dans l'économie, le marché a besoin de confiance. Cette confiance dépend de l'ordre numéro un et non pas de l'ordre numéro trois. Il est évident que l'on évite de se fournir chez un escroc avéré. Cette confiance est économique et non morale, c'est la loi du marché. Les escrocs sont éliminés par le marché du fait du manque de confiance.

Dans le premier ordre, rien n'est donc jamais ni moral ni immoral, tout est *amoral*. La morale n'a d'ailleurs aucune pertinence pour expliquer un processus quel qu'il soit dans cet ordre. Cela vaut pour l'économie, donc pour le capitalisme.

À la question : « le capitalisme est-il moral ? », la réponse est : non, le capitalisme est amoral. Le marché n'est pas moral, donc si l'on recherche une morale dans une société capitaliste, elle doit venir nécessairement d'ailleurs que de l'économie.

b. L'erreur de Marx

Marx avait pour but de moraliser l'économie. Cette économie que nous avons dénoncée comme amoral. Marx condamne le capitalisme car étant amoral. Nous n'avons actuellement aucun modèle à opposer au capitalisme. La force de Marx est d'avoir proposé le socialisme dont la moralité était prétendue raisonnable et transcendante. Ce modèle a perdu sa bataille face à la rationalité immanente et amoral du capitalisme.

Marx à chercher à soumettre l'ordre numéro un à l'ordre numéro trois. Il souhaitait rendre les êtres humains enfin économiquement égaux car il percevait les limites d'une simple

politique de redistribution et il ne croyait pas en la conscience morale des individus. Le problème majeur de cette théorie est que Marx n'avait pas les moyens anthropologiques nécessaires à sa politique. Il avait conscience que l'homme est mué par son intérêt, que l'homme est égoïste. Pour que le communisme ait une chance de réussir, il aurait fallu que l'Homme soit moins égoïste et face passer l'intérêt général avant son intérêt particulier. De fait, le communisme ne pu qu'échouer dans sa version initiale et s'est vu devenir totalitaire afin d'imposer ce que la morale seule ne put imposer.

Le capitalisme, quant à lui, tire sa réussite du fait qu'il ne demande rien d'autre aux individus que d'être exactement ce qu'ils sont : égoïstes, de ne s'occuper que de leurs intérêts propres pour faire grandir l'économie.

L'erreur de Marx à donc été de vouloir rendre morale l'économie.

c. Le veau d'or

L'ensemble de ces observations ne nous permet ni de délaissier le socialisme, ni de vénérer le capitalisme. Ce qui nous intéresse à présent, c'est de savoir ce qu'est le capitalisme. Nous pouvons apporter deux définitions.

La première est la suivante : « le capitalisme est un système économique fondé sur la propriété privée des biens de production et d'échange, sur la liberté du marché et sur le salariat ».

Ce nous conduit à la théorie de l'agence qui veut que l'entreprise est un nœud de contrat. Ici, les propriétaires, donc les actionnaires nouent un contrat avec les employés qui vont travailler en échange de salaires. L'intérêt des actionnaires est que les salariés produisent plus de valeur qu'ils n'en reçoivent. Marx l'appelle la plus-value. Une des dimensions du capitalisme que fait apparaître cette définition est non pas la production de plus-value, mais son appropriation par ceux qui possèdent les moyens de production. L'opposition essentielle du capitalisme est celle du capital et du travail. L'entreprise, parce qu'elle appartient à ceux qui la possèdent, est donc à leur service. De ce fait, elle est au service du client car c'est la seule façon de satisfaire l'actionnaire. Et afin de satisfaire le client il faut au moins satisfaire en partie les salariés. C'est ce qu'on appelle le commerce.

Un système économique est conçu pour créer de la richesse et ce au moindre coût que ce soit social, politique ou écologique.

La deuxième définition, plus fonctionnelle que la précédente, du capitalisme est la suivante : « le capitalisme est un système économique qui sert, avec de la richesse, à produire davantage de richesse ». La meilleure façon de s'enrichir dans un pays capitaliste c'est d'être riche.

IV- La confusion des ordres : ridicule et tyrannie, angélisme ou barbarie

Ridicule et tyrannie sont des notions pascaliennes dont nous allons donner les définitions. Ces deux notions sont à l'origine de la confusion des ordres.

a. Ridicule et tyrannie selon Pascal

Ridicule et pouvoir sont deux notions qui vont ensemble.

Pascal emploie le mot ridicule à chaque fois qu'il y a confusion des ordres, les ordres pascaliens étant différents de ceux que l'on a énoncé ci-dessus. Trois ordres chez Pascal : L'ordre de la chair, L'ordre de l'esprit ou de la raison et enfin l'ordre de la charité ou du cœur.

Le ridicule revient à vouloir être aimé ou cru du fait de ses qualités ce qui n'a aucune pertinence.

La tyrannie, c'est aussi la confusion des ordres, c'est le ridicule au pouvoir. C'est donc la confusion des ordres érigés en système de gouvernement. La définition de Pascal est la suivante : « La tyrannie consiste au désir de domination universel et hors de son ordre ».

Un tyran pour Pascal est celui qui « peut avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre ».

b. La tyrannie de l'inférieur : la barbarie

Le ridicule est de tous les temps, il y a eu des tyrans de tout temps. Aujourd'hui, deux ridicules, deux tyrannies nous menacent : l'angélisme et la barbarie.

La barbarie est le contraire de la civilisation. La barbarie ne reconnaît aucune valeur supérieure, elle ne croit qu'au plus bas. Elle est cruauté et violence.

Nous entendrons par barbarie le ridicule, la confusion des ordres, la tyrannie qui consiste à soumettre un ordre supérieur à un ordre inférieur. La barbarie c'est la tyrannie de l'inférieur. Nous allons présenter en suivant en quoi consiste la tyrannie de chaque ordre.

i. Barbarie technocratique ou libérale

Elle revient à soumettre la politique ou le droit aux sciences, donc à l'économie par exemple. Nous retiendrons deux types de barbarie : La barbarie technocratique (tyrannie des experts) et la barbarie libérale (tyrannie du marché).

La barbarie technocratique se caractérise de la façon suivante : lorsqu'une question difficile se pose au peuple, ce dernier dans sa grande majorité ne comprend pas ou la question ou les enjeux qui se jouent. Nous avons vu tout à l'heure que dans une démocratie, le peuple est souverain, donc que ses décisions sont irrévocables, mais quand ce dernier ne comprend pas pour quel raison ou question il vote, cela devient compliqué. La solution de facilité serait de laisser décider les esprits compétents.

Nous sommes dans ce cas dans la barbarie technocratique, la tyrannie des experts, nous ne sommes plus dans une démocratie car le peuple n'est plus souverain. Ce sont les experts qui le sont.

Une autre barbarie s'y oppose, la barbarie libérale. Cette barbarie veut que l'état ait une fonction minimum, ce qui permettrait de laisser fonctionner les mécanismes autorégulateurs du marché. Dans ce cas, le peuple n'est toujours plus souverain, ce sont alors les capitaux et ceux qui les possèdent qui sont souverains. Nous ne sommes plus, de fait, dans une démocratie. C'est la loi du peuple qui doit s'imposer au marché et non l'inverse.

Ces deux barbaries peuvent fonctionner de pair, un exemple est le Chili de Pinochet.

ii. Barbarie politique

Elle revient à vouloir soumettre la morale au droit ou à la politique. La encore, deux écoles, deux barbaries politiques différentes : barbarie totalitaire, celle des dictateurs tels que Lénine ou Trotski, et la barbarie démocratique. Cette dernière menace particulièrement nos démocraties.

La barbarie totalitaire entend soumettre la morale à la politique : ce qui est moralement bon est ce qui est politiquement juste. Lénine déclare : « la morale c'est ce qui est au service de la destruction de l'ancienne école des exploités (...) ». Cette barbarie nous conduit à nous interroger sur la légitimité du terrorisme. Trotski répond « ça dépend des cas ». La justification est la suivante : en temps de paix civile, le terrorisme est mal, il n'est pas moral, par contre, en temps de guerre civile, le terrorisme devient justifié, car politiquement nécessaire. Dans cette barbarie, il devient alors moral.

Nous pouvons opposer que tout ce qui est politiquement utile n'est pas nécessairement moral. Ceci n'est pas automatique, la morale n'est pas la bonne conscience de la politique.

Une autre barbarie politique existe : la barbarie démocratique, plus douce, moins spectaculaire. C'est la soumission de la morale à la politique démocratique. Dans cette barbarie, la légalité tient lieu de morale, la démocratie de conscience et les droits de devoirs. Il n'y aurait alors plus de moralité, ni conscience ni devoir. Nous en arrivons alors au règne du salaud légaliste.

Des questions morales et éthiques peuvent alors se poser telles que la dépenalisation de l'avortement ou de l'euthanasie. Cela ne dit en rien la moralité de ces actes. Doit-on dépenaliser l'euthanasie ? Et si tel est le cas, quelle sera alors la limite de cette pratique ?

Le légal n'est pas le bien, l'illégal n'est pas le mal. La barbarie démocratique revient à oublier cette différence. La loi n'est pas morale.

iii. Barbarie moralisatrice

Cette dernière revient à soumettre l'amour à la morale, à soumettre l'ordre numéro quatre à l'ordre numéro trois. Cela revient à n'aimer son prochain qu'à hauteur de sa morale. Toutefois cela va à l'encontre de la passion mais surtout de la charité.

iv. Une barbarie éthique ?

Cette barbarie existe seulement dans le cadre où l'on reconnaît le cinquième ordre : l'ordre divin. Elle reviendrait à soumettre l'ordre divin à l'ordre éthique. Cela revient à la divinisation de l'homme et à l'humanisation de Dieu. Cet humanisme est une barbarie éthique.

c. La tyrannie du supérieur : l'angélisme

L'angélisme est le symétrique de la barbarie. L'angélisme revient à annuler le plus bas par le plus haut.

i. L'angélisme politique ou juridique

On fonctionne ici dans le sens inverse du paragraphe précédent. Cela revient à éliminer les contraintes de l'ordre numéro un au nom de l'ordre numéro deux. On parle alors d'angélisme politique ou juridique. Dans cet angélisme, tout est une question de volonté politique, et donc de loi. Mais ce n'est pas parce que l'on vote une loi contre le chômage que cela va résoudre le problème, que l'on va créer de l'emploi. Ce n'est pas parce que l'on va voter une loi contre le sida que celle-ci va permettre sa guérison. Tout ce que l'on peut demander à l'Etat c'est de faire son maximum pour que ce problème soit résolu.

ii. L'angélisme moral

Cet angélisme revient à annuler les contraintes de l'ordre numéro deux par l'ordre numéro trois.

Cela nous ramène à la génération morale qui apporte une réponse morale à tous les problèmes du monde. Contre la misère : les restos du cœur, contre le racisme : SOS racisme. Toutefois, apporter une réponse morale à des problèmes politiques reste le meilleur moyen de ne pas les résoudre.

iii. L'angélisme éthique

Cet angélisme éthique revient à annuler les contraintes de l'ordre moral par l'ordre éthique. Dans ce cas, on se retrouve dans la génération Peace and Love. Cette génération veut que l'amour résolve tous les problèmes du monde. Le problème ici est que l'amour ne suffit pas. La politique, la science et la morale sont nécessaires. Ici, l'amour anile les ordres, tous les ordres inférieurs.

iv. L'angélisme religieux

Comme dans le cas du barbarisme, cet angélisme ne doit son existence que dans le cas où l'on peut être croyant. Cet angélisme revient à annuler les contraintes de tous les ordres inférieurs par ce dernier ordre. Ainsi, les lois religieuses auraient le dessus sur la démocratie. Le pire est souvent autorisé par le bien, et c'est au nom du bien que Ben Laden réalise ses actions terroristes.

En résumé, tyrannie et ridicule vont de pair, angélisme et barbarie aussi. Le ridicule n'est pas soumis au principe de non-contradiction. On peut tout faire au nom de la morale, on peut violer le droit au nom de la morale, ce qui conduit à sacrifier des êtres humains et des libertés au nom de la morale. Les ordres peuvent être confondus dans les deux sens.

d. Responsabilité et solidarité

Dans cette construction de la société suivant des ordres, toute action est soumise à l'ensemble de ces quatre ordres. La difficulté est que rien ne nous garantit que ces ordres fonctionnent dans le même sens et ceux, du fait de leur structure interne différente et indépendante. C'est à nous de choisir dans ce cas l'ordre auquel se rapporter en fonction des situations. Ce choix ne va pas sans hiérarchies ni renoncements.

Cette décision demande de prendre des responsabilités dans une culture où l'on pense encore qu'un problème n'a qu'une seule solution. Ici, le problème n'est pas un problème de compétences. Les compétences permettent de résoudre un problème mais en aucun cas de prendre une décision, qui elle nécessite des responsabilités.

i. La responsabilité

Être responsable revient à être capable de prendre une décision, quelque soit la situation, aussi complexe qu'elle soit, et plus particulièrement lorsqu'elle relève de plusieurs ordres à la fois.

La responsabilité est le contraire de la tyrannie : Pascal déclare que la responsabilité « c'est assumer le pouvoir qui est le sien dans chacun des quatre ordres sans les confondre, sans les réduire tous à un seul et choisir, au cas par cas, lorsqu'ils entrent en contradiction,

auquel de ces quatre ordres, dans telle ou telle situation, vous devez vous soumettre en priorité ».

La responsabilité est toujours personnelle, ce qui n'empêche de prendre une décision en équipe, mais qui, par contre, ne permet pas sa délégation.

Ce qui nous ramène à l'éthique d'entreprise. Une entreprise n'a ni morale, ni devoirs, sentiments. Donc ni éthique, ni amour. En résumé, l'éthique d'entreprise, du fait que cette dernière n'ait pas de responsabilité, ne peut exister. Ce sont les individus qui y travaillent qui doivent en avoir une.

ii. Commerce et « respect du client »

Le commerce fonctionne comme l'économie en général. Seules quelques spécificités apparaissent. On en revient à la satisfaction du client et à son respect. La morale veut que l'on respecte son prochain, le client est un prochain solvable. Et il n'est respecté qu'a ce dernier titre.

Le respect du client n'est donc aucunement lié à la morale. C'est une valeur d'entreprise qui relève du management et du marketing. Le respect du prochain n'est pas une valeur d'entreprise a moins que ce dernier ne soit solvable.

iii. Générosité ou solidarité

Les définitions des notions ci-dessus sont les suivantes :

« Générosité : vertu morale. Elle nous dit en substance : puisque nous sommes tous égoïstes, essayons, collectivement, de l'être ensemble et intelligemment, plutôt que bêtement et les uns contre les autres ».

« Solidarité : vertu politique. Elle nous dit à peu près : puisque nous sommes tous égoïstes, essayons, collectivement, de l'être ensemble et intelligemment, plutôt que collectivement et les uns contre les autres ».

Le commerce ne relève pas de la morale, qui est désintéressée, mais de l'économie, qui elle est intéressée. L'homme est un animal social et égoïste, il agit pour son intérêt propre et commerce dans le même sens.

La générosité est le contraire de l'égoïsme, la solidarité serait plutôt sa régulation intelligente et socialement efficace. Les deux notions sont confuses et peuvent être

confondues car une notion commune les unies : celle de prendre en compte dans les deux cas les intérêts de l'autre. La différence vient du fait que dans la générosité, nous prenons en compte les intérêts des autres quand bien même nous ne les partageons aucunement. La solidarité quant à elle revient à prendre en compte les intérêts des autres justement parce que nous les partageons.

La solidarité est le triomphe de l'égoïsme. Le meilleur exemple réside dans celui de la sécurité sociale. Nous cotisons tous à la sécurité sociale dans le but d'être protégé en terme de santé. Mais ces cotisations bénéficient aussi aux individus qui n'ont pas forcément les moyens d'être soignés. De fait, nous sommes solidaires par intérêts, pour pouvoir bénéficier du système de soin nous aussi.

La relation de commerce établie une convergence d'intérêts. La solidarité fixe les limites du commerce et du marché.

En bref, la morale n'est pas une source de profit, l'économie n'est pas morale, le capitalisme n'est pas moral, c'est donc nous qui devons l'être. C'est le marché et la politique qui permettent que l'on vive ensemble.

iv. Libéralisme ou ultralibéralisme

L'économie de marché est ce qu'il y a de mieux pour créer de la richesse. Toutefois elle a ses limites : elle ne concerne que les marchandises, c'est-à-dire seulement ce qui a une valeur marchande. Cette limite forme la distinction entre les libéraux et les ultralibéraux.

Les ultralibéraux pensent que tout se vend et tout s'achète. Le marché suffit à tout.

Les libéraux pensent, quant à eux, que tout ne se vend pas, la vie, la santé, la justice, la liberté, etc.

L'Etat nous permet d'organiser la part non-marchande de la solidarité. L'Etat ne fait que réguler les lois du marché lorsque celles-ci sont politiquement ou moralement insupportables.

La morale non plus n'est pas à vendre. Elle est de la responsabilité des individus et non pas de l'Etat. L'inquiétant est que cet ordre, celui de la politique est très dévalué en ce moment en France.

Discussion et limites

L'auteur ne propose qu'une grille de lecture, cette grille n'est en rien une solution aux problèmes actuels. Il nous permet seulement de comprendre les phénomènes actuels à travers son regard.

Cet ouvrage nous confronte à des situations actuelles telles que la difficulté pour les cadres de prendre des décisions responsables et de ne pas voir les situations complexes comme des problèmes ayant une seule et unique solution. Nous pouvons à ceci rapporter les travaux de Michel Fiol 2004 quant à la difficulté pour les dirigeants de percevoir toutes les données d'une situation complexe et la nécessité pour ces derniers de devoir faire appel à des individus extérieurs à la situation afin de percevoir les différentes facettes de la situation.

André Comte-Sponville nous confronte de même à la véracité de la morale et à la nécessité de son intervention dans des situations telles que la légalisation de l'avortement ou encore celle du droit de mourir, celle de l'euthanasie.

Nous pouvons apporter comme limites à cet ouvrage que l'auteur y insiste tout particulièrement sur la verticalisation des ses ordres, mais ne fait que très peu mention de la transversalité qui en découle. En réalité, ces ordres, certes, sont hiérarchisés, toutefois, leur rapports les uns aux autres est nécessaires afin de prendre des décisions responsables et informées. Pourquoi les dirigeants devraient fermer leurs décisions au choix unique d'un ordre afin d'apporter une réponse aux questions du monde ? L'auteur indique, en effet, que le dirigeant doit prendre en compte les quatre (ou cinq) ordres afin de connaître toutes les données de la situation, mais par contre, doit faire le choix d'un seul ordre pour prendre une décision en réponse à cette situation.

Peut-être serait-il intéressant de travailler sur la possibilité de transversalité des ordres dans la prise de décision ?

Actualité de la question

Dans quelques temps doivent tomber les résultats de l'audience d'un enseignante de 58 ans atteinte d'une maladie incurable et ayant demandé le droit de mourir. Cette femme demande la possibilité de ne plus souffrir et sa seule solution est de demander à mourir car rien ne peut la soulager. La question est alors de savoir s'il est moral de laisser souffrir cette femme, ou si cela est légal. La difficulté est alors de lui autoriser cette mort légalement car cela reviendrait à créer une juriste prudence qui permettrait la légalisation de l'euthanasie. Moralement il est intolérable de laisser souffrir cette femme, mais moralement il est intolérable de tuer quelqu'un.

La question morale est et sera toujours d'actualité, elle demande une prise de décision complexe, ce qui justement justifiera de son actualité. A chaque situation sa prise de décision.

Bibliographie complémentaire

Fiol M., Jordan H. et Sulla E. (2004) Renforcer la cohérence d'une équipe, Dunod, Paris

Fiol M. et Fronza Y. (1998) Les contradictions inhérentes au management, dans MOINGEON B. (Ed.), *Peut-on former les dirigeants ? L'apport de la recherche*, L'Harmatta,, Paris

Fiol M. et Sole A. (1993) L'inexprimable besoin des managers. Entreprise et sens, *Actes de colloques, Association de la gestion des Ressources Humaines*, Groupe HEC, Jouy-en-Josas, Novembre.

Virard MP. et Artus P. (2005) Le capitalisme est en train de s'autodétruire, Edition La Découverte.